

— Belle phrase ! fit le jeune homme. D'autres que vous, Marthe, ont vu fléchir leur orgueil, peut-être un jour, vous traînez-vous aux pieds de celui que vous repoussez maintenant.

— Jamais ! répéta encore la jeune femme. Plûtôt que d'appartenir à un monstre tel que vous, j'aime mieux mourir de faim sur une route déserte ou devenir la proie des bêtes féroces de la forêt.

— A ce point, Marthe ? dit le jeune homme ironiquement ; cette aversion violente ne me déplaît pas, on triomphe plus facilement de la haine que de l'indifférence, j'ai quelques raisons alors d'espérer de votre part des sentiments meilleurs. Je vaudrais bien Pierre, un rustre qui n'a pu réussir à rien.

— A cause de vous qui avez toujours été son mauvais génie.

— Vraiment, moi, toujours moi qui sers à justifier les sottises de ce pauvre Pierre. Comment ne m'accusez-vous pas d'avoir pris la forme d'un Indien pour le massacrer pendant le combat ? reprit l'ancien hussard avec un éclat de rire sinistre.

— Si vous l'aviez pu ! répliqua Marthe.

Alexis se redressa, ses yeux, animés par la colère, lancèrent un éclair fauve ; il saisit les mains de Marthe et les serra comme dans un étau, il dit d'une voix sourde :

— Ecoutez-moi, ce sera votre châtement. Je suis assez puissant pour ne rien craindre et votre mépris ne m'effraie pas. Vous avez dédaigné ma tendresse, repoussé mes prières et mes menaces, eh bien ! Marthe, sachez-le, c'est moi qui ai soulevé l'émeute qui a détruit l'habitation de M. Hoveling, c'est moi qui ai dirigé la main qui a frappé Pierre et l'a ensuite précipité dans les flammes de l'incendie allumé par mes ordres.

— Oh ! misérable assassin ! s'écria Marthe.

— Voilà ce que j'ai fait, doutez-vous encore que je puisse être entravé par un obstacle ? Appelez-moi assassin, méprisez-moi, maudissez-moi, je n'en arriverai pas moins à mon but. Aucune voix ne s'élèvera pour m'accuser, celui qui a exécuté mes ordres dort dans la forêt son dernier sommeil. J'ai accompli tous ces crimes afin d'arriver à vous, Marthe, et vous croyez que j'y renoncerais maintenant.

— Vous êtes un infâme ! fit la jeune femme en fondant en larmes. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon pauvre Pierre ! Eloignez-vous de moi, je ne veux plus vous voir, vos mains sont couvertes de sang.

— Il n'y paraît rien, reprit le jeune homme en souriant.

Alexis, dans un accès de violence, venait de se trahir devant Marthe ; il éprouvait une joie féroce à se venger de ses dédains en lui révélant sa criminelle conduite à l'égard de Pierre. Sûr de réussir, il ne pensait pas avoir besoin de rien ménager.

— Marthe, ajouta-t-il, vous m'avez forcé à vous parler durement, souvenez-vous de mes paroles et renoncez à une lutte inutile, les événements se chargeront bientôt de vous convaincre.

Jean Dumont se leva et s'avança au-devant de Liana qui revenait ; il avait repris son calme et sa parfaite assurance et il se montra plus aimable que jamais près de la jeune fille au grand désespoir du pauvre Gilson qui constatait le penchant évident de Mlle Hoveling pour le jeune Français. Chacun pensait, dans le convoi, que Liana deviendrait bientôt et avec bonheur la femme du riche et séduisant M. Dumont : Gilson le croyait aussi et, impuissant à lutter contre l'inclination grandissante des deux jeunes gens, il s'abandonnait à un amer découragement.

XI

LA SORCIÈRE INDIENNE.

Vers le soir, pendant que les gens de l'escorte préparaient les tentes pour la nuit, les militaires amenèrent au campement une vieille femme indienne qu'ils avaient surprise rôdant aux alentours.

— C'est une espionne, mon lieutenant, dirent-ils, qu'ordonnez-vous d'en faire ?

La malheureuse demandait grâce, affirmant qu'elle n'avait aucun mauvais dessein et que la faim et le froid l'avaient attirée vers les étrangers.

Liana, touchée de l'air misérable de la pauvre femme, intercédait en sa faveur.

— Si elle nous trahit, dit un dragon.

— Nous la garderons cette nuit, reprit Gilson, qu'on lui donne des secours, elle paraît en avoir besoin.

Liana et Marthe firent prendre à l'Indienne quelque nourriture et l'approchèrent du feu car ses membres étaient glacés.

— Comment vivez-vous, où habitez-vous ? demanda Mlle Hoveling.

— Je mendie de village en village, je cueille des herbes pour la fièvre, je lis l'avenir dans la main et on me donne en échange une poignée de riz.

— C'est une sorcière, mesdames, dit Jean Dumont, si vous désirez connaître votre bonne aventure, l'occasion est excellente.

— Je veux bien, moi, reprit Liana.

— Ma fille ne crois pas à de semblables choses, répondit en riant M. Hoveling.

— Je n'y crois pas, mon père, c'est pour nous amuser. Voulez-vous, Marthe ?

— Je n'attends rien de l'avenir, fit la jeune femme.

— Essayez quand même, madame, fit Jean Dumont avec une inflexion de voix moqueuse.

Liana prit la main de son amie et, malgré ses dénégations, la présenta à l'Indienne. Celle-ci s'empressa de satisfaire la curiosité des belles et charitables dames qui l'avaient secourue. Elle examina attentivement la main de Marthe et dit :

— Quelle existence tourmentée ! Que de larmes ! La ligne de la fortune faible à son début s'accroît dans la suite, celle du bonheur est brisée en plusieurs parties, elle reprend. La jeune femme blanche a eu ou aura de cruelles épreuves, mais elle sera riche et heureuse !...

— Vous l'avez entendue, murmura à son oreille la voix d'Alexis, ne luttez pas contre votre destinée, oubliez le passé, Marthe et soyez heureuse... avec moi.

La jeune femme frémit comme au contact d'un reptile.

— Vous ne croyez plus à Dieu et vous acceptez les paroles d'une sorcière, fit-elle.

— Marthe, on accepte tout ce que vous promet le bonheur.

Pendant ce temps Liana avait mis sa jolie main dans la main ridée de l'Indienne. M. Hoveling regardait sa fille en souriant ; Gilson s'était involontairement rapproché. Il n'ajoutait aucune importance aux propos d'une diseuse de bonne aventure et pourtant il écoutait attentivement.

Le cœur de l'homme a un tel besoin de croire, une telle soif de bonheur, un si ardent désir de connaître ce que ses aspirations souhaitent de rencontrer qu'il se laisse aller à tout ce qui lui paraît merveilleux, et les esprits forts sont souvent ceux qui cèdent le plus facilement à cet entraînement. N'aurait-on pas vu au commencement de notre siècle des hommes célèbres se précipiter chez une cartomancienne pour apprendre d'elle le secret de leur destinée ou rechercher dans le commerce des esprits les mystères d'un autre monde ? Curiosité malsaine, contraire à la parfaite confiance que Dieu réclame et qui produit souvent des résultats désastreux ; que de désespoirs, de folies, de crimes ont eu cette seule cause ?

— Que voyez-vous ? demanda Liana.

— La jeune fille est belle, aimable et bonne, répondit l'Indienne, elle mérite d'être heureuse, je vois qu'elle le sera ; sa vie s'écoulera calme et joyeuse semblable au ruisseau qui coule sous le feuillage, le soleil brillera sur ses joues, ses larmes seront aussi douces que la rosée du matin, son sourire fera luire la joie dans un autre cœur ; un grand amour plane sur sa vie.

La vieille femme étudiait le visage serein de la jeune fille, elle avait lu aussi dans les regards de Gilson l'ardent intérêt qu'il portait à Liana et ces indices l'aidaient singulièrement dans ses prédictions.